Ebisu

Études japonaises

55 | 2018

La fabrique des villes japonaises contemporaines

Introduction

Rémi Scoccimarro

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2252>

DOI : 10.4000/ebisu.2252

ISSN : 2189-1893

Éditeur

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 7-14

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Rémi Scoccimarro, « Introduction », *Ebisu* [En ligne], 55 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2252> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.2252>

Dossier

La fabrique des villes
japonaises contemporaines

Introduction

Pendant la longue période d'adaptation qui a suivi l'éclatement de la bulle foncière, l'espace urbain au Japon s'est fortement recomposé. Entre les stigmates et la renaissance de l'après-bulle foncière ou sous les effets de la globalisation, les fonctions et les formes de la ville offrent des visages renouvelés. Ce dossier, par les traductions et les contributions qu'il propose, souhaite apporter de nouveaux éclairages et ouvrir des pistes de réflexions sur la fabrique de l'urbain dans le Japon du *xxi*^e siècle.

Les échelles de la recomposition urbaine

Le dégonflement de la bulle spéculative foncière au début des années 1990 a produit une onde de choc déflationniste, qui s'est poursuivie pendant presque vingt ans. Il faut attendre la fin des années 2000, puis le temps d'absorption du choc Lehman de 2008, pour constater en 2014 une reprise, parcellaire mais réelle, des marchés fonciers. En 2017, certaines estimations pour le quartier de Ginza ont même dépassé, théoriquement, les valeurs de la bulle. Pour autant, la situation est radicalement différente de celle des années 1980 car le marché et les acteurs fonciers ont fortement évolué. La capitale japonaise n'est plus la seule ville globale d'Asie orientale et elle doit composer avec les mégapoles de Séoul, Taipei ou Shanghai pour attirer les activités tertiaires. Au cœur des quartiers d'affaires japonais, les petits investisseurs fonciers opportunistes, qui avaient fait le lit de la bulle spéculative,

ont quasiment disparu. Le secteur bancaire a été assaini au début des années 2000 et le marché est désormais plus que jamais aux mains des très grands acteurs immobiliers (Mitsui, Sumitomo, Mitsubishi, ou Mori pour Tokyo). Ceux-ci conduisent aujourd'hui la rénovation urbaine de concert avec le groupe parapublic Tishisaisei (Urban Renaissance), dont c'est une des missions.

Fig. 1
L'armature urbaine du Japon.

Réalisation : l'auteur, 2018.

La mégapole, ce long réseau de villes qui concentre la majorité de la population et des activités économiques du pays, connaît aussi une phase de profonde recomposition marquée par la domination de Tokyo et de sa région urbaine de 34 millions d'habitants (fig. 1). À l'ouest, Fukuoka compte désormais plus sur ses liens avec les mégapoles coréennes et chinoises pour assurer son avenir, alors qu'Osaka tente d'enrayer son déclin lié à la perte de vitesse de son tissu industriel. Celui-ci est cependant tout relatif : la deuxième mégapole du Japon, avec ses 18 millions d'habitants, garde toute de même un PIB équivalent à celui de la région parisienne. Nagoya, au cœur de la puissante région industrielle du Chūkyō, poursuit sa croissance et rappelle qu'avec 30 % de population active dans l'industrie, le Japon est loin d'être une société « post-industrielle » comme on a parfois vite fait de la qualifier.

Hors de cette région urbaine et de ses territoires métropolisés¹, le Japon des villes moyennes connaît, lui, un sort assez proche des villes françaises de même rang. On y constate l'évidement des centres au profit d'une périurbanisation résidentielle et commerciale, dont les entrées de ville, à quelques détails linguistiques près, ressemblent à s'y méprendre au périurbain français.

Le retour des centres-villes

Évidés à l'extrême lors de la bulle foncière, délaissés au profit des grandes banlieues, les centres des métropoles voient le retour des populations à partir des années 2000. À Tokyo, où ce phénomène de *toshinkaiki* 都心回帰 est le plus intense, ce sont les arrondissements hyper-centraux (Chiyoda, Minato et Chūō) qui connaissent la croissance démographique la plus forte, de façon continue depuis 1998. On constate cette tendance dans pratiquement toutes les villes millionnaires du pays : Yokohama, Chiba, Osaka, Nagoya, Sendai, Hiroshima, Fukuoka ou Sapporo (fig. 2).

1. Territoires non urbains mais dont les activités sont intégrées dans le fonctionnement d'une métropole.

Fig. 2

Redensification des centres, résistance du périurbain.

Réalisation : l'auteur, 2018.

Pour autant, le phénomène de beignet (*dōnatsu genshō* ドーナツ現象), soit la concentration des populations dans le périurbain, reste d'actualité. La majeure partie des populations des mégapoles habite toujours la banlieue pavillonnaire et les flots de navetteurs, comme la polarisation par les gares, restent une des caractéristiques majeures de la réalité urbaine du Japon. Elle n'est plus la seule, mais surtout l'horizon de la propriété pavillonnaire,

symbole de la réussite sociale d'après-guerre et assurance-vie des générations du baby-boom, a cédé progressivement le pas à de nouvelles formes d'habitat. Ainsi, l'appartement en tour résidentielle de grande hauteur (*kōsō mansion* 高層マンション), situé en centre-ville, est plébiscité par les jeunes ménages actifs, quand les grands ensembles traditionnels (*jūtaku danchi* 住宅団地) et les pavillons sont désormais majoritairement occupés par les générations précédentes. L'habitat en tour induit aussi des mutations socio-démographiques propres, comme la généralisation de la famille nucléaire stricte (à deux générations) et la disparition des liens et des pressions de voisinage. Situées à proximité des Central Business Districts, ces tours permettent aussi une réduction des temps de transport et facilitent la possibilité de carrières professionnelles pour les mères de famille. C'est d'ailleurs dans ces tours que les indices de fécondité sont les plus élevés de la capitale.

Fig. 3
Tours résidentielles dans le quartier de la gare d'Ikebukuro à Tokyo.

Photo de l'auteur, 2018.

Ces nouveaux quartiers ont aussi engendré une transformation paysagère importante et participent à la poussée en hauteur des villes japonaises depuis les années 2000. Cette verticalisation porte la transformation des marchés fonciers, car plus les tours sont hautes, plus leur durée de vie augmente. On assiste ainsi à l'éclosion d'un véritable marché de l'appartement d'occasion, en parallèle du marché foncier classique, fondé sur la propriété du sol.

Les thèmes spécifiques du dossier

Autant de thématiques qu'on retrouvera en parcourant ce dossier, en premier lieu avec le texte du chercheur Esaki Yūji, « De l'exode rural d'après-guerre à la ruée vers Tokyo », qui éclaire le phénomène d'hyperconcentration vers Tokyo et les déséquilibres, toujours plus grands, avec le « désert japonais ». Les mécaniques urbaines à l'œuvre dans la capitale japonaise, en particulier celles liées aux marchés fonciers et aux grands projets tels que les Jeux olympiques de 2020, sont traitées par l'article de Raphaël Languillon-Aussel, « De la renaissance urbaine des années 2000 aux Jeux olympiques de 2020 : retour sur vingt ans d'intense *spatial fix* à Tokyo ». Le texte « L'architecture post-globalisation – de l'*art economy* à la *share economy* » de Kuma Kengo, figure majeure de la production architecturale japonaise contemporaine, apporte une synthèse de ses réflexions sur l'évolution des villes japonaises. Il revient sur sa démarche artistique et urbaine, en particulier sur les trente années qui nous séparent de l'écèlement de la bulle foncière et des tensions qu'il discerne entre « haine de l'architecture » et sa globalisation. Des réflexions à mettre en regard des réalisations en cours de son propre cabinet dans la rénovation du quartier de Shibuya à Tokyo. Avec son carrefour iconique aux multiples écrans, ce quartier correspond bien à ce que le sociologue Yoshimi Shun'ya décrit comme une disneylandisation des villes japonaises, dans son texte « Le regard urbain fondu dans les médias », consacré à l'agencement des regards sur la ville et en ville.

La question des sociabilités urbaines est posée quant à elle par Nicolas Pinet avec sa contribution « Grands ensembles de Tokyo : le logement public à l'épreuve des ans », qui explore les mutations en cours au sein des grands ensembles résidentiels, ceux qui ont accueilli les migrations des

baby-boomers. Confrontés au vieillissement accéléré du bâti et des habitants, ils sont aussi aux prises avec l'évolution des pratiques résidentielles des nouveaux venus. Dans son article « Le développement d'actions préventives contre la délinquance à Tokyo et à Osaka : une recomposition des liens de voisinage dans les territoires urbanisés du Japon? », Naoko Tokumitsu explore elle aussi les liens de voisinage, sous l'angle des politiques sécuritaires. La sûreté des villes japonaises reste une de leurs particularités, mais on retrouve, derrière cette réalité, les intrications entre forces de police, politiques publiques, habitants et les fameuses associations de quartier, héritières des *chōnaikai* 町内会 d'avant-guerre.

Enfin, deux contributions éclairent les opportunités offertes par la globalisation des villes. Celle-ci peut ainsi profiter pleinement à des villes plus régionales, comme le montre Delphine Vomscheid dans son article « Politiques urbaines et patrimoine à Kanazawa : vers la renaissance de la cité castrale? ». Déclassée au xx^e siècle, la métropole du Hokuriku a misé sur son patrimoine historique pour promouvoir habilement son image de marque en devenant une ville d'art. Prenant le train de l'ouverture touristique de l'archipel et des ressources nouvelles qu'elle offre, cette politique contredit l'idée reçue que « les Japonais n'accorderaient pas de place au patrimoine ou au passé ». Dans un contexte tout à fait différent, la globalisation opère dans la fabrique de l'urbain à Yokohama, sur un mode plus attendu s'agissant du Japon. Avec sa contribution « Les politiques énergétiques locales entre planification et expérimentation : l'exemple de Yokohama », Nicolas Leprêtre analyse ainsi la mise en place d'un démonstrateur de *smart community*. La ville profite à la fois de la présence des acteurs japonais en pointe dans ce domaine, comme le groupe Toshiba, et des programmes gouvernementaux visant à subventionner ce type d'écoquartier. Cet équipement, dont doit désormais se doter toute métropole mondiale qui tient à son rang, est aussi un des leviers de développement que Yokohama, deuxième ville du Japon, mobilise pour se démarquer de l'omniprésence de Tokyo.

Rémi SCOCCIMARRO